

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Marcel MICHELET

Saint Benoît : Quelques miettes pour le
quinzième centenaire

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1980, tome 76, p. 87-112

© Abbaye de Saint-Maurice 2013

Saint Benoît

Quelques miettes pour le quinzième centenaire

I

L'ANNEE DE SAINT BENOIT

Jean Paul II au pays de saint Benoît

Que l'Année de saint Benoît ne galvanise ni les masses ni les mass media, cela nous rassure : le feu de saint Benoît n'est pas un feu de paille.

Mais une quantité de textes ont déjà paru dans journaux et revues, invitant à réfléchir, annonçant des réflexions plus profondes, non tant sur la personnalité de saint Benoît ou sur l'histoire de son Ordre selon une recherche purement historique, que sur le **fait** de l'importance, plus grande et plus réelle que sentie, de l'élément bénédictin dans le développement, le présent et le futur de la pensée, de la civilisation et de la culture européennes et occidentales, et même universelles.

Des textes récents, je n'en vois pas de plus significatif ni de plus dense ni de plus personnel que celui qui fut prononcé par Jean Paul II sous la pluie du dimanche 23 mars à Nursie en Ombrie, l'idyllique et austère pays natal de saint Benoît. Jean Paul II éclaire ce que disait de saint Benoît son biographe premier et unique, le pape saint Grégoire le Grand : « En lui la nature et la grâce firent une rencontre harmonieuse. »

Voici donc quelques passages essentiels de cette homélie de Jean Paul II :

« Par la grâce reçue dans le baptême, l'homme participe à la naissance éternelle du Fils du Père, car il devient fils adoptif de Dieu : fils dans le Fils.

Or on ne saurait manquer de rappeler cette vérité humaine et chrétienne concernant la naissance de l'homme, aujourd'hui, à Nursie, là où naquit saint Benoît. En même temps on peut et on doit dire que d'une certaine manière naissait en même temps que lui une époque nouvelle, une Italie nouvelle, une nouvelle Europe. »

Le Pape rappelle ensuite que la naissance de Benoît correspond à l'époque où Rome (qui était le monde) sombrait. Quatre années avant (476), Odoacre le Germain déposait le dernier empereur d'Occident.

« Cette année-là s'écroulait une certaine structure politique, c'est-à-dire un système qui avait, peu à peu, conditionné la marche et le développement de la civilisation humaine dans tout le bassin méditerranéen. »

La Rome des Césars était morte. Restait la Rome des Apôtres.

« Et voilà donc qu'à Nursie naît Benoît. Il mûrit dans ce climat particulier où la chute de la plus grande puissance terrestre qui se soit manifestée dans le monde antique parle à l'âme le langage des ultimes réalités tandis que, au même moment, le Christ et l'Évangile parlent d'une autre aspiration, d'une autre dimension de la vie, d'une autre justice, d'un autre royaume. »

Plus loin, plus haut que l'horizon de la mort des empires terrestres, le chrétien porte son regard sur l'horizon surnaturel et infini du Royaume de Dieu.

Et, l'ère du martyr passée (bien qu'on soit confronté aux barbares), c'est une nouvelle manière à inventer pour les chrétiens de vivre pleinement l'Évangile.

« Lisant les signes des temps, Benoît vit qu'il était nécessaire de réaliser le programme radical de la sainteté évangélique exprimée par saint Paul (Ph 3, 10-11) et sous une forme ordinaire, dans la dimension quotidienne de la vie de tous les hommes. Il était nécessaire que l'héroïque devienne normal, quotidien, et que le normal, le quotidien, devienne héroïque.

Et de cette manière Benoît, père des moines, législateur de la vie monastique en Occident, devint aussi, indirectement, le pionnier d'une nouvelle civilisation. Partout où le travail conditionnait le développement de la culture, arrivait le programme bénédictin d'évangélisation qui unissait le travail à la prière et la prière au travail. »

C'est la simplicité et l'universalité de ce programme qui ont fait de saint Benoît le patron de l'Europe — de l'Europe qui a fait l'Occident. Mais il n'est pas moins le patron de l'Europe et de l'Occident à l'heure actuelle, « *par l'actualité nouvelle qu'a prise sa figure à l'égard de l'Europe contemporaine* ».

Et le flambeau sur le chemin de l'humanité tout entière, « *liée par les multiples liens des problèmes et des dépendances réciproques qui décident de la vie et de l'histoire de tant de peuples et de nations* ».

Le Pape signale quelques-uns de ces problèmes les plus dramatiques : rapports entre l'économie et la morale, avilissement et inhumanité du travail soumis aux collectivités, tensions sociales, terrorisme envahissant.

Que peuvent faire les hommes ? Retourner en arrière ? Impossible.

« Ils doivent retrouver le sens humain de l'existence humaine selon la mesure de saint Benoît. C'est alors seulement qu'ils vivront en vue du futur. Et qu'ils travailleront pour le futur. Et qu'ils mourront dans la perspective de l'éternité ».

Ces quatre dernières lignes contiennent tout le sens, tout le programme de l'Année de saint Benoît. Mais il faudra relire, étudier, méditer tout le texte de cette brève homélie que j'ai si maladroitement résumée.

Cela suffit-il ? Les intellectuels, les spirituels, les hommes qui auront quelque influence sur l'avenir religieux, politique, social, économique, culturel du monde — et parmi lesquels je crois pouvoir compter la majorité des lecteurs des *Echos* — se feront le fécond devoir je ne dis pas de se « documenter » comme sur un phénomène historique, mais de comprendre et de vivre et de répandre l'esprit de saint Benoît, qui n'est d'ailleurs (appliqué à notre temps — « lu », comme on dit, pour notre temps —) que l'esprit de Jésus-Christ et de l'Évangile et de l'Église.

Pour mieux connaître : Bibliographie

La bibliographie sur le sujet est inépuisable. Je me contente de vous recommander quelques ouvrages.

Il y a d'abord les *Libri quattuor de vita et miraculis patrum italicorum et de aeternitate animorum* de saint Grégoire le Grand, écrit entre les années 593 et 594, sous forme de dialogues.

Même si l'auteur se rapporte à des témoins oculaires ou dignes de foi, ce n'est pas une biographie dans le sens scientifique d'aujourd'hui. C'est plutôt un recueil exemplaire de miracles, anecdotes, **fioretti**, faits merveilleux, interprétés symboliquement. Les seules données historiques qu'on puisse déduire du récit de Grégoire sont celles qui permettent de situer la naissance de saint Benoît vers 470-480, et sa mort en 547. Ces « Dialogues » sont pourtant la source première et unique des biographies de saint Benoît.

Mais saint Benoît est à l'origine du monachisme occidental. Le fleuve bénédictin drainera et gagnera tous les autres cours (Lérins, Luxeuil, etc.) de 670 (Concile d'Autun) à saint Bernard († 1153) et même jusqu'à la fondation des Ordres mendiants (franciscains, 1209, dominicains, 1206). C'est pourquoi celui qui veut suivre et comprendre le rôle primordial des fils de saint Benoît dans la civilisation chrétienne de l'Europe doit nécessairement lire ou relire *Les Moines d'Occident*, de Montalembert (1810-1870), ouvrage publié entre 1860 et 1867, dont j'ai sous les yeux la septième édition, en sept volumes, Victor Lecoffre, Paris 1892¹. Vaste panorama. Après une longue préface apologétique, l'auteur décrit la vie de l'empire romain depuis d'édit de Milan (313) à l'époque de saint Benoît. Puis il nous explique la nature de l'institution monastique et nous parle de ses précurseurs en Orient et en Occident. Tout le Livre IV est consacré à saint Benoît (vie, Règle, esprit). Les Livres VI à XVII décrivent la diffusion de l'institution monastique à travers l'Europe et l'influence grandissante de la foi sur la civilisation par l'action et la prière des moines et des femmes. Les Livres XVIII et XIX nous montrent l'action de la société monastique sur la société laïque féodale, particulièrement dans le domaine de la vie intellectuelle, agricole et sociale. « Œuvre fondamentale par l'ampleur des vues et la richesse de la documentation » (Dictionnaire des Œuvres), *Les Moines d'Occident* nous font passer souvent et brusquement des historiettes merveilleuses aux sommets panoramiques. Dédaignant les premières sans atteindre aux seconds, les ouvrages scientifiques nous suspendent aux âpres parois de l'érudition et de la critique.

Des ouvrages plus récents que j'ai pu lire, deux, comportant un abondant catalogue bibliographique, m'ont paru substantiels. Ce sont, de Dom

¹ L'exemplaire que j'ai n'a jamais été lu. Témoins le papier vierge, les feuilles non coupées !

Claude Jean-Nesmy, *saint Benoît et la vie monastique*, dans la collection *Maîtres spirituels*, aux Editions du Seuil (1959), et Dom Raymond Tschudy, ancien Abbé d'Einsiedeln, *Les Bénédictins*. Tous les deux, différemment, font une étude éclairante de la vie de saint Benoît d'après les *Dialogues* de saint Grégoire le Grand et non moins éclairante sur la Règle des Moines.

Si vous avez peu de loisir et grand besoin de saine détente, procurez-vous le *Saint Benoît* de Dom Stefan Hilpisch, moine de Maria Laach, traduction française de Pie Duployé, O. P. Abondamment illustré des photographies de L. von Matt. Paru en 1960 chez Desclée de Brouwer. Le texte se lit comme un roman.

Un petit livre, du quatrième trimestre de 1979 celui-là, *Saint Benoît, patron de l'Europe*, de Guy-Marie Oury, moine de Solesmes, donne l'essentiel de la biographie, et montre l'admirable développement religieux, politique, social, que les fils de saint Benoît ont apporté à l'Europe.

Sur la *Règle de saint Benoît*, lisez... d'abord la Règle. Lisez-la dans le texte français traduit et imprimé à Corbières en 1947, « sous l'impulsion véritablement **amoureuse** du Père Bonaventure Sodar », me dit le Père Michel de Ribaupierre qui, aimablement, me le prête. Les notes du Père Bonaventure éclairent la Règle de rayons discrets et mesurés, comme ceux dont les architectes romans enveloppaient avec révérence l'obscurité sacrée où Dieu se plaît à faire sa demeure.

On lira avec profit le livre de M. D. Philippe, O. P., *Analyse théologique de la Règle de saint Benoît* (Editions du Vieux-Colombier 1961) où il montre que l'esprit de la Règle de saint Benoît est actuel et inspire d'une manière vitale l'Eglise du XX^e siècle.

II.

QUI ETAIT SAINT BENOIT ?

Où et quand Benoît vint au monde...

Celui qui deviendra saint Benoît naquit vers l'an 480 à Nursie en Ombrie. On arrive à cette bourgade par un chemin creux aux murs de pierres sèches entre vignes et vergers. Sur le rideau vert de la montagne,

une ligne grise de remparts, toujours intacts, que dépassent deux ou trois campaniles. Benoît, bien sûr, n'a pas vu ces murs élevés autour de la cité médiévale. Il a vu les villas romaines et les *tuguria* des paysans, déjà menacés par les barbares qui descendaient du Nord. Odoacre a déposé Romulus Augustule mais déjà — c'est pendant l'adolescence de Benoît, entre 489 et 493 — Théodoric reconquiert l'Italie et assassine son rival. Il est arien, il protège les sciences et les arts, il se pose en dangereux protecteur de l'Eglise romaine. C'est dans ce climat de violence que le jeune Benoît, de famille pieuse et aisée, vient à Rome dans l'intention d'y étudier et de servir l'Eglise.

Rome mourante et naissante

Que trouve-t-il à Rome ? Des ruines païennes, certes. Aqueducs monumentaux, arcs de triomphe ; le Forum encore vivant ; des temples, fermés, mais solides témoins. Le Panthéon d'Agrippa, qui n'est pas encore l'église de tous les martyrs, garde le souvenir de tous les dieux. Au Colisée, la piété respire le sang des chrétiens séché dans le sable de l'arène.

Mais, note Hilpisch, (*op. cit.*) Benoît peut aussi contempler les premiers monuments chrétiens, resplendissants d'or et de mosaïques. Les tombeaux des apôtres et des martyrs. Les basiliques constantiniennes Sainte-Marie-Majeure, Saint-Jean-de-Latran, Saint-Laurent-hors-les-Murs, Sainte-Agnès, Sainte-Constance... Les catacombes, buts de pèlerinage... De quoi non seulement émerveiller, mais attacher à jamais un étudiant de quinze ans qui sort de chez le *grammaticus* montagnard pour s'ouvrir à toutes les avenues de l'esprit et du cœur.

Les yeux de son intelligence et de sa conscience voient l'état déplorable de l'Eglise. Ses oreilles entendent des cloches fêlées. Ce qu'il respire n'est pas toujours la bonne odeur du Christ. Il entend parler de schismes et d'hérésies : pélagianisme, manichéisme, arianisme, nestorianisme, traducianisme. Il est témoin de bagarres entre partisans du pape Symmaque et de l'antipape Laurent, entre théodoriciens et byzantins. Et il sait et il sent que des vagues barbares vont déferler par-dessus les Alpes...

Mais surtout, chez ce jeune homme de précoce maturité, il y a, dit saint Grégoire, la crise que provoque en lui l'enseignement décadent, la pourriture morale de l'école. Et il entend l'appel de Dieu qui lui

dit : « Viens », sans lui montrer d'avance tous les détours de la voie. Dieu cherche Benoît et Benoît cherche Dieu. Toujours est-il que sa réaction à l'égard de la société est très « actuelle » : c'est (ou ça paraît être) la contestation. Le refus. La fuite. Jeunes gens au bel idéal, saint Benoît est des vôtres. Mais êtes-vous des siens autrement que par le refus ? Qu'il vous obtienne, dans la contestation, le discernement !

« J'ai fui vers les montagnes »

Benoît quitte Rome pour Dieu et donc pour la solitude. Car on ne parle à Dieu et on n'entend Dieu que seul à seul et pour entendre sa voix il faut, loin d'un monde en folie ou panique, la solitude matérielle. Loin de Rome ! Il y a des monastères à Rome, pauvres îlots menacés. Benoît se dirige (avec sa nourrice ménagère) vers les montagnes de la Sabine. Ils voient, en passant, les splendeurs croulantes de la somptueuse villa d'Adrien et, sur le coteau de Tibur où cascade l'Anio, les résidences secondaires de la haute société romaine.

Comme ils traversent une minuscule localité du nom d'Affile, ils y tombent sur une petite communauté chrétienne d'ascètes (du genre de celle de Basile et sa sœur Macrine à Néocésarée ou d'Augustin à Tagaste) qui les persuadent de rester chez eux. Malheureusement et maladroitement, Benoît y commet son premier miracle (selon saint Grégoire) : comme par magie il recolle, d'un seul toucher et sans colle, un crible à froment que sa nourrice a laissé tomber et qu'elle n'ose plus restituer à son prêteur. L'incident a vite fait le tour du village, on suspend l'objet miraculeux à la porte de l'église, c'est la vénération, c'est l'adoration ! Plus dangereux et plus agaçant que les tentations du monde. *Via !* Benoît laisse sa nourrice avec ses admirateurs et fonce plus avant dans la solitude.

Subiaco primo

Il arrive à Subiaco. C'est une gorge sauvage, aux parois de rochers ou pentes boisées de chênes verts. Il y a des monastères, il y a des moines. Un de ces moines, du nom de Romain, rencontre notre « hippie » et l'invite à rejoindre une communauté. Miracle spirituel cette fois. Le moine lit dans le cœur du jeune homme et comprend que ce n'est pas ce qu'il lui faut, mais la solitude ! la solitude ! Il va lui chercher un

habit, lui indique, au milieu de la falaise, une grotte à peine accessible et guère plus habitable, où il viendra fidèlement lui descendre le pain au bout d'une corde. Benoît y vit dans un tel désert qu'il en perd la notion du calendrier et oublie la fête de Pâques. Mais non le souvenir de Dieu.

Tout va bien, mais hélas ! Des bergers le découvrent et ce sont de nouveau les colonnes de pèlerins. Et parmi eux, le diable ! Aux tentations de vanité, il ajoute souvenirs et regrets du sentiment et des sens. Ni une ni deux : Benoît se roule tout nu dans un buisson de ronces. Et sa victoire lui attirera encore plus de disciples qui viennent se mettre sous son obéissance.

Vicovaro

Voici que des ermites des environs de Vicovaro ont résolu de vivre en communauté et demandent à Benoît d'être leur supérieur. Mais comment se plieraient, à l'obéissance d'une règle et d'un supérieur, ces routiniers de l'indépendance ? Ça va mal. Ils cherchent à se défaire de celui qu'ils ont appelé : un peu de poison dans sa coupe... Benoît y fait un signe de croix et la coupe vole en éclats.

— Je vous ai avertis que ça n'irait pas. Alors, cherchez un Abbé qui vous convienne : désormais ne comptez plus sur moi.

Un historien commente : « Qui veut s'épargner la déception de s'entendre dire par saint Benoît : ne compte plus sur moi, doit s'efforcer d'être digne de lui. »

Le vieux et le neuf

Benoît est déçu. Benoît comprend. On ne peut rien faire avec de vieux éléments. Il faut commencer à la base. Planter, arroser, greffer, faire grandir et porter du fruit. *Pas d'étoffe neuve sur un vieil habit.*

Subiaco secondo

Benoît retourne donc à Subiaco. Avec les jeunes gens qui en reprennent le chemin par escouades, il fonde **son** monastère. **Ses** monastères. Car il y en aura bientôt douze ! Un essaim de monastères. Ayant chacun son supérieur et tous sous l'autorité de Benoît.

Mais le diable, jaloux, injecte le venin de la jalousie dans un prêtre du voisinage. Ces « charismatiques » lui vident son église, c'est intolérable ! Pour leur rendre la vie impossible, il organise sous les fenêtres même des moines une sorte de kermesse perpétuelle avec musique pop et danses croustillantes, expressions d'une pastorale plus dynamique. Nous aurions bagarré. Saint Benoît se contente d'y voir une indication de la Providence et, avec les jeunes moines de son monastère, franchit la montagne, vers le sud.

« Tout ce qui arrive est adorable », dut-il se dire. La colonie de Subiaco, plus homogène et plus jeune que celle de Vicovaro, restait pourtant une copie des agglomérations ou « *laures* » de la primitive Egypte chrétienne. L'expérience de Subiaco lui donnait, — négativement du moins — les grandes lignes d'une nouvelle forme de vie cénobitique. « Ce serait un monastère formant un tout homogène, avec sa hiérarchie bien déterminée, sa constitution unitaire et son économie bien organisée. » (Tschudy, *op. cit.*) En somme, l'image réduite et exemplaire d'une cité.

Au Mont-Cassin

Cette fois on dirait qu'il sait où il va, où il s'arrêtera. Peut-être quelqu'un l'y a-t-il invité ? L'évêque de Cassino, qui compterait sur des moines pour « réduire les poches » païennes encore nombreuses dans son diocèse ? Le Mont-Cassin n'est-il pas couronné d'un bois sacré entourant un sanctuaire de Jupiter-Apollon ? Benoît et ses frères commencent par abattre l'image du dieu et construire deux oratoires, dédiés l'un à saint Jean-Baptiste et l'autre à saint Martin. Tout un programme, comme dans la vocation de Jérémie :

« *Je te donne pouvoir... pour arracher et démolir, pour bâtir et planter.* »
(Jr 1, 10)

On n'est plus ici dans une combe dérobée aux regards du monde, mais à la cime d'une coupole arrondie d'où la vue embrasse un horizon plus vaste, dans l'espace et le temps.

« Au pied de ce roc, dit Montalembert (*op. cit.*, L. IV, c. 1), Benoît rencontrait un amphithéâtre du temps des Césars. Au milieu, la ville de Casinum qu'avait illustrée le plus vieux des Romains, Varron, ce bénédictin

païen, dont les fils de Benoît se plaindront longtemps à honorer la mémoire et la science. Du sommet, ses yeux pouvaient se porter tour à tour vers Arpinum, où naquit le prince des orateurs romains, et sur Aquinum, déjà célèbre pour avoir donné le jour à Juvénal, avant d'être la patrie du docteur angélique, qui devait populariser chez tous les chrétiens le nom de cette bourgade. »

Cette constellation de noms semble être venue toute seule à l'esprit de Montalembert lorsqu'il pensait à la destinée européenne de Benoît et de son œuvre.

Bâtir pour durer

C'est vers 529 que Benoît arrive au Mont-Cassin. Il a cinquante ans. Il y restera jusqu'à sa mort, en 547. Il construit en dur cette fois. Il établit lui-même les plans : oratoire, réfectoire, noviciat, dortoir, infirmerie, bibliothèque, scriptorium, local des archives, cuisine, lingerie, salle capitulaire, ateliers, hôtellerie, porterie, etc. Vraie cité où tout tient ensemble et s'organise. Modèle des innombrables monastères qui constelleront l'Europe à travers les siècles, et de ceux que nous avons encore sous nos yeux. Au temps de Benoît, c'est comme un défi aux violences barbares qui déferlent et déferleront. De fait ces grands murs seront brûlés par les Lombards en 584, moins de quarante ans après la mort de saint Benoît.

Eh bien non, ce n'est pas un défi. C'est une idée-symbole. Une des plus importantes de saint Benoît. Celle de la stabilité. Cette vertu monastique, sa Règle en fera un vœu spécial. Nullement en contradiction avec celui de la pauvreté. Une mystique actuelle (tout aussi légitime — et urgente peut-être dans certaines régions et conditions de l'apostolat ou de la pastorale) serait tentée de voir dans les grands et solides établissements monastiques un « anti-témoignage ». L'idée et la réalisation de saint Benoît sont, au contraire, le témoignage. Témoignage d'une valeur humaine et spirituelle tout aussi nécessaire que celle de la précarité, du manque et du passager. Il ne s'agit pas du tout d'ignorer que « nous n'avons pas ici-bas de demeure durable » ou que « le Fils de l'homme n'a pas ici-bas où reposer la tête ». L'expérience historique et personnelle de saint Benoît lui a montré que ce n'est pas toujours — que ce n'est pas souvent — pour être plus conformes au Christ, ni pour

voler au secours des âmes ou de la cité temporelle ou du monde des pauvres que des moines, qu'il appelle « gyrovagues » (nous dirions hippies ou « globe-trotters ») « leur vie durant, courent d'une province à l'autre, se font héberger dans les cellules d'autres religieux ; perpétuels vagabonds, ne se fixant nulle part, ne s'asservissant qu'à leurs caprices et à l'appât de la bonne chère ; réfractaires à la formation, rebelles à l'obéissance, n'estimant bon et valable que ce qui leur plaît. Une telle manière de vivre, tant des uns comme des autres, est des plus misérables : mieux vaut se taire que d'en parler ». (Règle, chapitre 1)

Pour une famille

L'idée de saint Benoît est que le monastère est, matériellement et spirituellement, une **Maison**, une famille dont les membres doivent être unis comme ceux d'un corps. La famille est, en effet, la communauté la plus fondamentale, la plus nécessaire, la plus naturelle, première cellule et modèle de toute société. A toutes les époques où la famille a été pulvérisée par la haine, la guerre, la violence, la malice des lois ou le pourrissement des mœurs, reconstituer la famille a été le commencement du salut, temporel aussi bien que spirituel.

Bien que le père des moines d'Occident soit à mille lieues d'y penser, n'est-ce pas à lui que peuvent s'appliquer ces paroles d'Isaïe : « *Tu seras comme un jardin bien arrosé, comme une source d'eaux vives qui ne tarit jamais. Tes enfants rebâtiront tes ruines antiques ; tu relèveras des fondements posés aux anciens âges ; on t'appellera le réparateur des brèches, le restaurateur des chemins, pour rendre le pays habitable.* » (Is 58)

« Si la maison s'écroule »

Ce texte me rappelle un souvenir personnel.

Au printemps de 1931, mes supérieurs m'avaient envoyé de Rome au Mont-Cassin pour ma retraite de sous-diaconat. Je fais mon chemin de croix au-dessus de l'entrée du monastère, dans la plus ancienne partie des constructions, appelée la Tour, où habitait saint Benoît. A l'étage, les séminaristes du diocèse de Cassino étudient. Silence. Tout à coup, j'ai

comme un malaise (c'est vers la douzième station). « Qu'est-ce qu'ils ont à remuer comme ça, les étudiants ? » Je ne suis pas au bout de ma mauvaise pensée que je tombe à genoux, prêt à être enseveli dans la tonitruante ruine. Silence. Etonné d'être vivant, je cours à la fenêtre ouverte. Des femmes, sur la place, se regardent, pétrifiées. Je me précipite à l'église. Dans la cour, un frère, la voix pitoyable, me dit : « *Speriamo che il più forte sia qui.* » / « Espérons que ce soit ici la plus forte secousse. » Il pense à de plus malheureux. Le sol de l'église est couvert de stucs détachés des voûtes. Un nuage de poudre emplit la nef. Devant le Saint-Sacrement, à genoux, bras étendus, un jeune *monsignore*, glorieux chasseur d'images les jours précédents, me sentant près de lui, me dit en son latin :

— *Oremus pro invicem, ut salvemur.* / Prions l'un pour l'autre, que Dieu nous sauve !

Je monte à ma cellule prendre *La Providence et la Confiance en Dieu*, du Père Garrigou-Lagrange, et vais me promener dans le sentier de ronde, à quelque pas de l'Abbaye. Je m'assois sur une pierre, la pierre me rejette. Je monte chez le Père Prieur :

— Père, je pars. Je rentre à Rome.

— Réfléchissez. Si vous tronquez votre retraite, vous ne pourrez pas être ordonné. D'ailleurs, calmez-vous. Deux secousses déjà et la seconde moins forte. Généralement il y en a trois et elles vont en s'affaiblissant.

Leçon de stabilité. Où va-t-on si on décampe pour un tremblement de terre ?

J'ai eu la joie de revoir, un quart de siècle après, les lieux témoins de ma panique : une Abbaye étonnamment pareille à celle que j'avais connue, mais brillante, battante neuve, rebâtie après un séisme autrement destructeur que le mien : le bombardement américain de 1944. La tour de saint Benoît y faisait tache jaune : c'était, comme après tous les autres désastres, la seule partie restée debout.

Symbole, eh bien oui. Maison solide. Stable. Famille en paix et sécurité. Non pour nous abriter des tremblements de terre ou des bombardements, mais pour continuer l'œuvre de l'adoration et de la prière. Pour

servir de refuge aux pauvres et aux opprimés. C'est ce que le Mont-Cassin et tant d'autres monastères furent tant de fois aux jours de malheur. Œuvre de Dieu et, par surcroît, de civilisation.

Histoires exemplaires

Les années de Benoît au Mont-Cassin sont émaillées, elles aussi, de faits merveilleux, les uns gracieux comme les *Fioretti* de saint François, d'autres tragiques (luttres contre le diable, contre la mort) ; d'autres épiques, puissance de Benoît pour défendre les opprimés contre les tyrans et les Brigades rouges de l'époque. D'autres encore, prophétiques, tel celui qui prosterne à ses genoux le féroce Totila pour entendre son arrêt de mort.

Tous ces faits — sans préjudice de leur réalité — saint Grégoire les interprète symboliquement dans le sens de l'idéal du moine. Symboles de lois politiques, sociales, économiques, culturelles, en un mot, des lois de toute civilisation. « Car le spirituel est lui-même charnel », dirait Péguy.

« Plus fort qui plus aime »

L'histoire la plus connue — au moins des familles bénédictines et des prêtres qui lisent le bréviaire — est celle qui révèle, dans ce sage juriste et cet homme si fort, **l'humanité** au sens christique, c'est-à-dire la tendresse. Il m'en coûte de ne la donner qu'en réduction. La voici.

Scholastique, sœur jumelle de Benoît, est supérieure d'un monastère qu'elle a fondé au pied de la montagne. Son frère la dirige. Ils se voient une fois par an, à mi-chemin, dans un abri. Ils ont passé la journée en pieux entretiens et chants de louanges, c'était délicieux.

Le soir tombe et la sœur ne peut se séparer de son frère.

— Je t'en prie, ne me quitte pas cette nuit. Parlons de Dieu, parlons du ciel.

— Que dis-tu là, ma sœur ! La nuit hors du monastère ! Notre sainte Règle !

Scholastique plonge son visage dans ses mains qu'elle baigne de larmes. Coup de tonnerre dans le ciel serein. Un orage soudain coupe toute retraite.

— Dieu te pardonne, ma sœur, dit Benoît.

— Je t'ai prié, tu ne m'as pas écouté. J'ai prié Dieu, il m'écoute.

La nuit se passe en entretiens qui rappelleraient, si nous les avions, ceux de Monique et d'Augustin devant la plage d'Ostie.

Au matin, le frère et la sœur se quittent pour ne plus se revoir ici-bas.

« Trois jours après, comme il priait dans sa cellule, l'homme de Dieu, levant les yeux au ciel, vit l'âme de sa sœur, ayant quitté son corps, y monter sous l'aspect d'une colombe et pénétrer dans les mystères des cieux.

Tout heureux du bonheur éternel de sa sœur, il envoie quelques frères rapporter le corps au monastère afin de le déposer dans le tombeau qu'il a préparé pour lui-même.

Ainsi la sépulture ne sépara point les corps de ceux dont l'esprit, dans leur union à Dieu, n'avait jamais fait qu'un. » (S. Grégoire le Grand, *Dialogues*, Livre II, 33) (Bréviaire à la fête de sainte Scholastique, 10 février)

De même que Benoît et Scholastique ne furent séparés ni dans la tombe ni au ciel, je souhaiterais que bénédictins et bénédictines ne fussent pas aussi séparés dans l'histoire et toutes les études que j'ai pu consulter. On dirait que l'Ordre est tout entier masculin. Ici je souhaite promotion féminine.

Les lignes qui me touchent le plus dans le récit de saint Grégoire sont celles que j'ai sautées :

« Il n'est pas étonnant qu'une femme l'ait emporté sur lui (sur son frère). Car, selon la parole de saint Jean, **Dieu est Amour** et, par un très juste jugement, la plus forte a été celle qui a plus aimé. »

III.

SAGESSE DE LA REGLE

Une ou deux ?

« Vers la fin de sa vie, Benoît était devenu père d'une nombreuse famille ; il continuait à s'occuper des monastères de la vallée de l'Anio, les douze ou treize monastères gravitant autour du lac de Subiaco et de son premier ermitage ; il résidait au Mont-Cassin, communauté importante divisée en décennies ; il y avait Terracine où étaient entrés deux frères d'une famille noble de Rome /.../ ; il dirigeait quelques moniales qui vivaient sans doute dans de petits monastères urbains ou suburbains de la région. Des abbés amis venaient le consulter et échanger avec lui /.../ des paroles de vie. Tout cela incitait Benoît à faire œuvre législative. » (Dom J. M. Oury, *op. cit.*, chap. VI)

Sans doute la première Règle de saint Benoît fut-elle sa vie et ses exemples. Il vivait ce qu'il disait. Mais il a dû écrire et codifier. Il y a une Règle bénédictine, il y en a même deux. Une s'appelle la *Règle du Maître* et l'autre la *Règle de saint Benoît* ou *Règle des Moines*. On croyait la première dérivée de la seconde et comme une sorte de commentaire. Nombreux textes sont les mêmes. La *Règle du Maître* est plus étendue, plus développée. Jusqu'en 1940 on considérait cette dernière comme une glose de la première. Et voilà qu'un moine de Solesme découvre que la dépendance est inverse : la *Règle des Moines* serait une géniale abréviation de la *Règle du Maître*. Laquelle est de saint Benoît ? Les deux, ou aucune ? Trente ans de recherches et d'études et l'on pense que les deux sont des états différents de la même, l'une de saint Benoît jeune et l'autre de saint Benoît à sa maturité : la *Règle des Moines*, plus claire et de conception plus réalisable, plus humaine, sans diminuer en rien, au contraire ! la sublimité de l'idéal spirituel. Un accent plus proche de l'Évangile. Mais voilà. Des savants encore viennent dire que cette Règle des Moines ne peut être antérieure à la fin du VI^e siècle...

« Quoi qu'il en soit, écrit Dom Tschudy, *op. cit.*, ce fut en tout cas un *Benedictus*, un homme " béni " de Dieu (qui y a mis la dernière main), et l'heure à laquelle fut mise la dernière main à cette œuvre fut aussi une

heure bénie pour l'humanité puisque c'est cette Règle, sous la forme que nous lui connaissons, qui a contribué à façonner l'Occident chrétien ; qui a produit et produit encore tant de saints dans le royaume de Dieu. »

« Un condensé vivant »

De toute façon, cette Règle n'est pas le résultat d'une génération spontanée, ni l'œuvre miraculeuse d'un auteur de génie. Elle est le fruit d'une expérience de trois siècles, le relais d'une tradition, le creuset où viennent se fondre les sagesses des Antoine, des Pacôme, des Basile, des Augustin : un condensé de choix (pas du genre « Reader's Digest ! ») Un condensé vivant, qui répandra la vie ; qui ne *supplantera* pas, comme on a le travers de dire, les règles de Lérins et de saint Colomban, mais y suppléera par sa clarté, sa simplicité, son humanité, son intériorité ; qui non seulement inspirera mais alimentera de son esprit, telle une source constante, les autres modalités de vie évangélique développées à mesure des urgences dans le Corps mystique du Christ : apostolat de l'intelligence des dominicains, témoignage de la pauvreté de saint François, organisation « militaire » de la Compagnie de Jésus, formations missionnaires récentes, instituts séculiers quels qu'ils soient, comme l'explique en profondeur le Père M.-D. Philippe², *op. cit.*, chap. 7, *La vie monastique dans la vie de l'Eglise*.

² « L'apparition dans l'Eglise des formes de la vie apostolique et de l'action missionnaire peuvent permettre à l'Eglise d'être souvent plus adaptée, plus proche de certaines mentalités contemporaines, mais cela ne touche en rien à la nécessité de la fonction propre à la vie monastique au sein de l'Eglise, bien au contraire ! La meilleure apologétique, surtout de notre temps, n'est pas toujours celle de l'adaptation poussée à l'extrême, avec le souci d'aller le plus loin possible dans les conciliations, tout en restant croyant et restant fidèle aux enseignements du Christ et de l'Eglise. Devant certaines oppositions, certaines critiques, il est quelquefois plus apologétique de donner un témoignage de vie manifestant, en toute vérité, ce qui précisément est critiqué, et n'est connu la plupart du temps des objectants que d'une manière caricaturale.

De ce point de vue, la vie monastique, telle que saint Benoît l'a vécue et telle qu'il nous la présente dans sa Règle, semble pouvoir donner à notre époque un témoignage particulièrement frappant. »

Étapes spirituelles

Oui, un témoignage de ce qu'est essentiellement la vie chrétienne : chercher Dieu. Et il n'est trouvé que dans la solitude :

— Maître, où habites-tu ?

— Venez et voyez.

Et existentiellement : revenir dire à nos frères :

— Nous avons trouvé le Messie ! (Jn 1, 38-40)

Puis :

« La multitude de ceux qui avaient cru n'avait qu'un cœur et qu'une âme ; nul n'appelait son bien propre rien de ce qui lui appartenait, mais tout leur était commun. Et ils rendaient témoignage avec une grande puissance à la résurrection du Seigneur Jésus, et une grande grâce était sur eux tous. » (Ac 4, 32-33)

Puis un troisième temps, simultanément dans la durée : rencontrer le Seigneur non plus matériellement sur les rives du Jourdain ou du Lac, mais à l'intérieur du cœur, *intimior intimo meo*, comme le Seigneur trouve son Père seul à seul la nuit sur la montagne.

C'est l'itinéraire de saint Benoît, exemplaire : solitude, vie commune, solitude plus intérieure et plus spirituelle. C'est l'itinéraire ou plutôt l'idéal, simultanément plutôt que successif, de toute vie chrétienne et donc le dessein obligé que coloreront différemment les variétés de formes religieuses : solitude, vie commune, mission, prière, contemplation.

Un labyrinthe ordonné

Les bénédictins, bien sûr, sont familiers de leur règle. Si vous la lisez en profanes comme moi-même, hélas ! vous serez un peu désorientés dans ce qui vous semblera un labyrinthe. « Code de vie monastique complet, sinon systématique », dit Tschudy. Le « système, on ne le voit pas tout de suite. En effet, la table des septante-trois chapitres vous surprend. Tout y semble catalogué au petit bonheur. Par exemple : chapitre 1, *Des diverses sortes de moines* ; chapitre 2, *Quel doit être l'Abbé* ; chapitre 3, *De la manière de réunir les frères en conseil* ;

chapitre 4, *Quelles sont les bonnes œuvres, instruments de l'art spirituel*, etc. Vous vous perdez sans un guide. Voici un guide : le Père Bonaventure Sodar, *op. cit.*

« En nous rendant attentifs à l'ordre de succession des chapitres, à leur groupement, à d'apparentes anomalies dans leurs liaisons, nous entrons plus avant dans l'intelligence du texte lui-même. »

Le premier chapitre nous dit l'essence et la fin de la vie monastique ; le dernier, « comme quoi toute l'observance de la justice n'est pas comprise dans cette Règle », nous avertit des limites : la Règle ne veut et ne peut être autre chose qu'une introduction à la vie sainte selon l'Évangile.

Le Prologue indique l'orientation générale : « Ecoute, mon fils. » Un seul mot : « Ecoute. » C'est une invitation et non un ordre. Comme Jésus : « Si tu veux être parfait. » Invitation à connaître Dieu, l'aimer, le servir et par ce moyen entrer dans la vie éternelle. L'institution monastique est une école, la Règle est un manuel où l'on apprend à servir Dieu. Dès lors se découvrent les éléments d'organisation claustrale :

1. Retraite du monde.
2. Régime de vie (conversion des mœurs, fondé sur l'abdication de toute propriété personnelle).

Renoncement à l'œuvre de chair. Pratique de l'abstinence.

Obéissance. A la seule volonté de Dieu entre les mains du Supérieur toutes nos activités. Ces activités sont de trois genres : manuelles, apostoliques, liturgiques.

Couronnant le tout, « la prière habituelle, en vertu de laquelle la charité divine devient à la fois le principe et la fin de toutes nos œuvres dans la communion des saints ».

A cette lumière (de même que d'une basilique c'est l'esprit qui permet d'en comprendre l'ordonnance architecturale) se révèle la beauté d'une législation. Le Père Bonaventure n'a pas peur d'employer le mot **code**. Bienheureux codes, dirait l'auteur du psaume 119.

Il distingue donc, dans ces chapitres qui nous semblaient en vrac :

1. la constitution ou code fondamental (chapitres 2-3) ;
2. le code ou directoire spirituel (4-7) ;
3. le code liturgique (8-22) ;
4. le code pénal (*castigat qui amat, castigatur qui amatur*) (23-30) ;
5. le code administratif (31-37), description des différents services : mobilier, cuisine, infirmerie, hôtellerie, ateliers, etc. ;
6. le code « *de personis* » (58-67) : recrutement, hiérarchie, etc. ;
7. casuistique de quelques problèmes de vie commune (voyages, contestations, etc.) « où l'on voit l'équité et la charité dépasser les cadres d'une justice étroite et chicanière ».

Le labyrinthe est devenu maison habitée et habitable, image de la Maison céleste.

Un arsenal spirituel

Arrêtons-nous au chapitre quatrième. C'est l'arsenal des « outils à pratiquer les bonnes œuvres ». De ces outils, j'en compte septante-trois : autant que de chapitres de la Règle. Le premier, c'est « aimer Dieu de tout son cœur, de toute son âme et de toutes ses forces ». Et le dernier : « ne désespérer jamais de la miséricorde de Dieu ».

Entre les deux, «— le surnaturel sauvegardant les meilleures valeurs naturelles — saint Benoît définit un ensemble de qualités humaines sur un plan de distinction : vérité sans feinte, urbanité, réserve, discrétion, courage, magnanimité, loyauté, estime de la culture de l'esprit, bref, ce qui peut fort bien se nommer un humanisme chrétien ». (Dom Bonaventure Sodar, *op. cit.*)

IV.

A TRAVERS LES AGES

Cette lumière projetée sur un point de la Règle me fait mieux comprendre toute la cathédrale de l'histoire bénédictine : son rôle premier dans la conversion des barbares, dans l'élaboration d'une société chrétienne, dans l'humanisation des générations féodales, dans la réforme des mœurs aux XI^e et XII^e siècles, dans la lutte contre l'investiture laïque, dans la distinction de l'ordre spirituel et de l'ordre temporel, dans l'essor et le rayonnement de la pensée et des arts. C'est bien l'héritage de saint Benoît, père de l'Europe, que recueillera saint Bernard de Clairvaux pour l'enrichir et le multiplier encore.

Arbre et forêt

L'arbre pousse de grandes branches, devient forêt aux essences variées qui ont toutes leurs semences dans les greniers spirituels de saint Benoît : splendeurs de la liturgie et des églises, noblesse du travail manuel, joies du labeur intellectuel, tonique de l'ascèse, silence de la solitude, équilibre plus ou moins stable de toutes ces variétés.

Un moment, civilisation occidentale et Cluny se confondent : gloire de Dieu, gloire des hommes, alors que saint Bernard rappelle au travail, à la mortification, au silence ; et de ce renoncement jaillit nouvelle floraison d'art, de science, de poésie. D'autres vont retrouver l'idéal de saint Benoît à la grotte de Subiaco et font du monastère un désert : Camaldoli, Vallombreuse. Puis, c'est le jaillissement et l'extension des ordres mendiants.

Sommeil

... « Le vieux monde bénédictin pendant ce temps-là était au repos », dit un peu ironiquement Hilpisch. Au repos pendant que Dominique et François d'Assise comprennent les signes des temps. Au repos sous le règne de la commende ou la « protection » des princes. « L'Ordre qui

a donné à l'Occident sa foi, ses mœurs et sa culture, l'Ordre qui a fait l'histoire religieuse et culturelle de cet Occident, est désormais hors de course... »

Renaissance

... Pour reprendre nouvelle vie avec la Renaissance. Renouveau, non en style Jules II ou Léon X, mais dans la vraie tradition bénédictine : Subiaco, Sainte-Justine de Padoue (qui réunit tous les monastères italiens) ; Kastl dans le Palatinat, Melk en Autriche ; reprise de Cluny ; Montserrat en Catalogne. Renouveau de la culture en même temps que d'une vie monastique sérieuse et profonde...

Morts et résurrections

Passe sur l'Eglise le raz de marée de Luther. « Au total, les pertes de l'Ordre causées par la Réforme protestante se montent, avec les monastères de moniales, au chiffre énorme de 780 monastères. » (Tschudy, *op. cit.*)

Après le concile de Trente, résurrection et floraison un peu partout (en France Saint-Maur, en Suisse Einsiedeln, Muri, Engelberg, Disentis, Mariastein, toujours vivants, et Saint-Gall, Rheinau, Pfäfers, Fischingen³, aujourd'hui supprimés). Epoque glorieuse pour la science bénédictine (Mabillon, 1632-1707).

Triomphe de l'architecture et de l'art baroques : splendeurs de Otto-beuren, Einsiedeln, Melk, Weingarten, etc.

« Dans de telles églises, on entendait désormais une magnifique musique d'orchestre : tout devait, en effet, servir à la glorification de Dieu. » (Hilpisch, *op cit.*)

³ Depuis quelques années, sous l'impulsion de l'Abbaye d'Engelberg, ce monastère a été ranimé sous la forme d'un Prieuré bénédictin.

Ce n'est pas du goût de l'abbé de Rancé (1626-1700), qui coupe les rameaux de la science et de l'art et de la liturgie solennelle pour ne favoriser que ceux de la mortification et du travail manuel, du jeûne et du silence, dans son abbaye de la Trappe en Normandie.

Les monastères ont beau laisser pénétrer quelques rayons de la « philosophie des lumières » et s'ouvrir à l'esprit du siècle ; jugés inutiles en France, ils sont tous supprimés par la Révolution (excepté la Trappe, jugée utile ?). Bonaparte, conservant la législation révolutionnaire, les fait supprimer dans les pays incorporés à l'Empire. Joseph Bonaparte les fait fermer en Espagne.

Statistiques

« Ainsi, en 1815, sur le millier de monastères bénédictins et cisterciens que comptait l'Europe en 1750, ne restait-il en tout et pour tout qu'une trentaine d'abbayes bénédictines et une douzaine d'abbayes cisterciennes. C'est de ce " petit reste " que la nouvelle floraison des temps modernes va germer. »

Citons les chiffres de Dom Tschudy : d'après les dernières statistiques officielles de 1960, l'ordre bénédictin compte 16 congrégations et quelques monastères dépendant directement de l'Abbé primat. En 1880, il englobait 107 monastères d'hommes, avec 2765 religieux. En 1960, le nombre des monastères s'élevait à 237 avec 12 131 religieux (7 200 moines prêtres, 1 223 clercs, 2 805 frères convers, 886 novices).

Les bénédictines se répartissent en 265 monastères de moniales comptant 9 767 religieuses, et 112 monastères de Sœurs oblates régulières (dont dépendent 543 maisons) avec 12 836 religieuses. La famille bénédictine comptait donc, en 1960, 34 734 membres.

En 1970, recensement des hommes seuls : 370 monastères (10 300 moines) et 130 monastères de cisterciens (4 800 moines).

Le rythme de croissance des maisons de l'Ordre s'est intensifié depuis 1890. Les effectifs ont été en augmentation régulière jusqu'en 1970, en dépit des destructions de la guerre et des fermetures de monastères dans

les pays communistes. Le léger fléchissement de la dernière décennie est compensé par des fondations multipliées dans tous les continents. Lié à l'Occident depuis ses origines, le monachisme bénédictin entre dans le dialogue œcuménique. Mais il est surtout appelé à donner aux jeunes chrétientés ce qu'il a lui-même reçu et dont il a vécu depuis quinze siècles.

C'est-à-dire que saint Benoît, père de l'Europe et patron de l'Occident, doit être plus qu'un nom et un geste dans l'histoire. « Il a du pain sur la planche », dirons-nous irrespectueusement de ce père, de ce patron qui personnifie sa famille et l'esprit de sa Règle. Il a non seulement à recoudre les morceaux de cette Europe que beaucoup de tempêtes ont déchirée, non seulement à calmer un Occident qui râle et meurt de peur, mais à donner au reste du monde ce que l'Occident a rejeté pour son malheur : la foi en Dieu et le respect de l'homme.

V.

AUJOURD'HUI ET DEMAIN

Peut-on, dans notre monde urbanisant et sécularisant, urbanisé et sécularisé, parler d'une « actualité » de saint Benoît ?

Ses trente mille fils et filles ne vivent-ils pas en marge de nos usines, de nos banques, de nos autoroutes, de nos hôtels et motels et marchés et supermarchés, ignorants de ce que nous pensons être la vie ; « en déprisement incroyable de tout ce pourquoi les humains tant veillent, courent, travaillent, naviguent et bataillent » ? (Rabelais, *Gargantua*)

Un sens à l'activité humaine

Apparemment. En réalité, ce « déprisement » est tout autre chose qu'une retraite anticipée, égoïste et inactive ! C'est un « déprisement » de ce pour quoi, de ce en vue de quoi les humains se tourmentent. Les moines travaillent et ne se tourmentent pas, ils travaillent dans la paix et la joie. A leur labeur, ils donnent une fin qui ne s'arrête pas au bien-être et à la promotion matériels, ni même à ce que toute leur histoire montre qu'ils s'appliquent, à « gagner leur vie, mener leur activité

de manière à bien servir la société et prolonger l'œuvre du Créateur en un service de leurs frères, apportant ainsi leur contribution — en bonne mesure — à la réalisation du plan providentiel de l'histoire ». (*Gaudium et Spes*) Non, « le message chrétien ne détourne pas les hommes de la construction du monde et ne les incite pas à se désintéresser du sort de leurs semblables » (*ibid.*). Et l'Esprit de saint Benoît n'est que l'accomplissement le plus parfait du message chrétien. Défrichements, constructions, sciences, arts, lettres, éducation, enseignement, bienfaisance : les moines vivent une activité humaine ordonnée à l'homme et non une vie ordonnée à l'activité, sachant bien que « l'homme vaut plus par ce qu'il est que par ce qu'il a ». (Allocution de Paul VI au Corps diplomatique, 7 janvier 1965)

L'intention monastique n'est pas **d'abord** de se séparer du monde mais d'aider le monde à retrouver sa finalité la plus haute.

« Tout ce que font les hommes pour faire régner plus de justice, une fraternité plus étendue, un ordre plus humain dans les rapports sociaux, dépasse en valeur les progrès techniques, car ceux-ci peuvent bien fournir la base matérielle de la promotion humaine, mais ils sont tout à fait impuissants, par eux-mêmes, à la réaliser. Voici donc la règle de l'activité humaine : qu'elle soit conforme au bien authentique de l'humanité, selon le dessein et la volonté de Dieu, et qu'elle permette à l'homme, considéré comme individu ou comme membre de la société, de s'épanouir selon la plénitude de sa vocation. » (*Gaudium et Spes*)

C'est d'une telle activité bienfaisante — même si elle est silencieuse et « recoite » — que les monastères, sans doute avec des hauts et des bas, des reprises et réformes au long des siècles, veulent être un encouragement et un exemple.

Là pourtant ne s'arrête point leur idéal !

« Toutes les activités humaines, quotidiennement déviées par l'orgueil de l'homme et l'amour désordonné de soi, ont besoin d'être purifiées et amenées à leur perfection par la croix et la résurrection du Christ. » (*Gaudium et Spes*)

C'est pourquoi la Règle de saint Benoît, parmi les instruments et les règles de travail, insère ce qui est premier : « Ne rien préférer à l'amour du Christ. »

Il n'est, finalement, activité que d'amour. C'est l'amour du Christ et l'amour du prochain qui doit faire des monastères une préfiguration de la *Beata pacis visio*, la bienheureuse vision de paix que sera la Jérusalem céleste.

Hôtes et touristes

Et ne faut-il pas voir comme un pressentiment et un secret désir de notre destinée eschatologique dans l'ébranlement actuel qui, tout à coup, entre la mer et la montagne et le tour du monde, découvre les « vacances monastiques » et préfère aux plages, aux « campings », aux hôtels et motels, le repos et le silence dans l'ambiance d'un cloître ?

Ce ne sont pas les monastères qui en ont lancé la mode et la réclame ! Ce n'est pas le monastère qui cherche la foule, c'est la foule qui cherche un espace de beauté et de paix, un air de Dieu à respirer. A ce besoin d'oxygène spirituelle, saint Benoît déjà répondait comme s'il avait prévu notre époque. Au chapitre sixième de la Règle, il recommande le silence, et les treize chapitres suivants organisent une atmosphère de prière. Quant aux hôtes — qui n'étaient pas encore touristes ou vacanciers — il ne fait point distinctions au chapitre cinquante-troisième :

« Tous les hôtes qui se présenteront seront reçus comme le Christ en personne... On aura pour eux tous les égards qui s'imposent, mais on en témoignera principalement aux gens de la maison de Dieu, ainsi qu'aux voyageurs venus de loin. ... Les hôtes accueillis au monastère sont d'abord invités à la prière... On aura souci d'entourer des plus grandes attentions les pauvres et les voyageurs, car l'hospitalité qu'on leur offre s'adresse plus manifestement au Christ. Dans le cas des riches, la crainte de leur déplaire leur garantit assez de déférence. »

C'est, je suppose, problème à plus d'un monastère, de ménager deux vertus en apparence contraire : le silence intérieur et l'accueil de ces hôtes de toutes sortes, dont la commune pauvreté n'est pas celle de l'argent ou du pain.

Respirer Dieu

Ce qui manque le plus à notre société, c'est le sens de Dieu. Comment le retrouver mieux que dans ce que recommande le chapitre cinquante-troisième de la Règle de saint Benoît : « Se recueillir dans le secret de l'oraison » ?

« Cent hommes ici-bas, commente le Père Bonaventure, se présenteront pour des missions périlleuses, accablantes, incertaines, avant qu'on en rencontre un seul disposé à se tenir devant la face de Dieu pendant un quart d'heure, avant qu'un seul, *intelligens aut requirens Deum*, — pensant à Dieu et cherchant Dieu, — obéisse au précepte évangélique : *clauso ostio, ora patrem in abscondito* — ferme ta porte et prie ton Père dans le secret. »

Si « toute la terre est dévastée parce qu'il n'est personne qui réfléchisse dans son cœur » (Jr 12, 11), le sens de Dieu, la prière, l'adoration ne restent-ils pas, aujourd'hui plus que jamais, la voie première et dernière du salut temporel et éternel de tous les hommes ? C'est la voie que nous montre, depuis quinze siècles, saint Benoît, patron de l'Europe, patron de l'Occident, intercesseur pour ce monde qui lui fut montré dans une vision, « embrassé d'un seul regard, tel qu'il doit être au regard de Dieu ». (Saint Grégoire, *Dialogues*, cité par Oury)

Si l'année de saint Benoît pouvait réveiller notre monde à sa vraie vocation temporelle et éternelle, quelle année de grâce !

Marcel Michelet